

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 33

Artikel: Faire un trou à la lune. - Emporter le chat
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196401>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et, si accaparés que nous puissions être, si absorbés par les mille soucis quotidiens de l'existence, notre pensée les suivait, les voyait, fourmis noires au milieu de l'immensité blanche de neiges et des glaces, acharnés à leur labeur, roidis dans leur attente.

Oh ! elle finirait bien par souffler cette tempête à laquelle ils avaient décidé de se livrer ! Sans doute, souvent, debout sur quelque escarpement, ils interrogeaient de leurs regards impatients l'horizon du côté du Sud... Par là étaient la patrie, les amis quittés, la famille, les êtres chers, tout ce qui fait la joie de vivre. Ce qu'ils cherchaient, dans le Sud, c'était le vent. Ah ! ça, viendras-tu, tempête ? Or, la voici, enfin ! Le ballon s'incline, gémit, tire sur ses cordes. Oh ! quelles rafales ! Lâchez-tout !... Et, fêtu, jouet, plume bousculée par l'ouragan, le ballon s'élançait, bondit, en un instant disparaît.

A peine si d'un cri, d'un geste d'adieu, ceux qui sont restés sur le rivage ont pu le sauver.

Où est-il ?

Devant une témérité telle, l'esprit reste confondu. Que des hommes, constatant que toujours contre la muraille qui défend l'accès du Pôle la volonté des hommes s'est brisée; qu'on a eu beau l'attaquer de divers côtés cette muraille, pour chercher son point faible, sa brèche; que toujours on a dû, après l'effort titanique, reculer épuisé; et que, toujours, ta nature a été, là, plus forte que les hommes les plus forts — que des hommes, dis-je, aient conçu ce projet, puisque, ni par terre ni par eau le passage n'était possible, de prendre la route de l'air et de franchir en ballon l'obstacle au pied duquel s'arrêtent, fracassés, le navire et le traîneau, cela passe presque l'imagination; cela est grand jusqu'au sublime, et l'on se sent humble devant de tels audacieux.

Reparaitront-ils ?

La tempête les aura-t-elle emportés jusque de l'autre côté des solitudes inaccessibles ? Ont-ils accompli leur prodigieux voyage ? Sont-ils revenus de ces régions où personne n'était allé ?

Ou bien leur ballon, l'*« Ornen »*, les a-t-il trahis, et gisent-ils, Icaras expiant l'ambition superbe d'avoir voulu escalader l'inconnu, sur quelque champ de glace, ayant encore dans leurs yeux tournés vers le firmament où s'accumulent les neiges éternelles, la fierté du grand effort tenté ?

Ah ! si leur aventure a eu ce tragique dénouement — et c'est à craindre; car leurs chances de réussir étaient bien faibles contre celles de succomber — ils auront eu, du moins, avant de mourir, une heure unique.

Les voyez-vous, penchés sur le bord de la nacelle, scrutant avec avidité l'espace sous leurs pieds... Orgueil immense ! ils planent là où se trouvaient leurs devanciers; ils courrent, ils volent. Ils montrent du doigt les étapes. Là l'expédition Franklin tomba pour ne plus se relever; ici, Bellot disparut dans une crevasse; voici la stèle qui marque la place où Hall dort son dernier sommeil...

Mais déjà, tant est vertigineux l'ouragan qui les emporte, tout cela est loin.

Regarde. Ici s'est arrêté, l'anglais Markham, de l'expédition Nares; ici, Lockwood et Brainard, de l'expédition Greely, dépassant de quelques kilomètres Markham, sur la route du Pôle, ont, haletants, brisés, planté le pavillon américain.

Regarde encore ! voici jusqu'où a été le Suédois Nansen, celui qui vient de revenir couvert de gloire.

Et maintenant plus rien ! Nous sommes au-delà des hommes !...

Et le vent hurle ! les cordages grincent, le ballon se tord; et, poings crispés, cheveux hérisrés, lrides, les hommes regardent; ils regardent ces terres et ces mers que nul regard jamais n'a violemment. Rien autour d'eux; nul être animé, nul végétal, pas une voix, pas une plainte. Rien que l'horreur, la nuit, le vide; eux au milieu, tout seuls, perdus, vainqueurs...

Ont-ils vu le Pôle ? Cette joie leur a-t-elle été donnée de toucher avec l'éclair jailli de leurs prunelles, le but ?

Ah ! s'ils sont tombés, s'ils gisent en ce moment, ne peut-on pas croire que c'est l'orgueil d'avoir été si forts qui aura fait éclater leur poitrine ?

Morts ou vivants, qu'ils doivent revenir ou que

la nuit formidable du Pôle se soit refermée sur eux, glorifions-les !

Peut-être, si les jours se passent, chacun, impatient un peu de l'espérance de les revoir, se trouvera-t-il des gens pour dire, hochant la tête : C'était fou !... Ah ! taisez-vous, taisez-vous ! Car, des telles folies, seules les grandes âmes sont capables; et il faut des insensés pareils, à l'humanité, pour contre-balance la masse des égoïstes, des inutiles, des niafs, des nuls.

Oh ! sans doute, ils auraient pu, ces téméraires, ces audacieux magnifiques, vivre chacun chez soi, en paix, au chaud, à l'abri. Que n'étaient-ils employés dans quelque administration ! ils vivraient encore, sans doute.

Ah ! soyez respectueux devant ces héros de la sainte curiosité ! Ne dites pas : A quoi bon, le Pôle ? On sera bien avancé quand on aura été au Pôle ! — Ils vous répondraient : Pour savoir !

Savoir ! savoir sans cesse davantage !... Ah ! vouloir toujours apprendre, et recommencer à apprendre; chercher toujours, et trouver, et chercher encore après avoir trouvé ; être insatiable, il n'est pas de vertu plus haute,

Et si l'humanité, depuis le temps qu'elle rampe sur cette vieille terre, a fait quelques progrès; si elle a appris à épeler dans le grand livre mystérieux de la nature; si elle a pu, esclave, au commencement de toutes les fatalités qui pesaient sur elle, se relever d'abord sur les genoux, sur les pieds ensuite, et tourner vers l'infini son front, c'est à un curieux sublime qu'elle le doit; et ce sont eux, ayant tous, les bienfaiteurs à qui toute reconnaissance est due. Et nous leur crions : Merci ! merci d'être grands ! merci d'être beaux ! merci de racheter par votre grandeur et par votre beauté toutes les pettesses et toutes les laideurs, boue où s'enlisent nos pieds.

Ah ! il est bien nommé, l'homme qui a imaginé cette expédition au Pôle, en ballon, qui a conçu ce projet et l'a exécuté; il s'appelle Andréa, la traduction du mot grec qui veut dire : homme. Quel symbole ! Oui cet homme-là est bien l'Homme dans toute la force du terme, dans toute l'acceptation du mot; et à nul on ne saurait le comparer hormis du Prométhée qui, dans son audace incomparable, voulut ravis sa foudre au Maître des dieux.

Les « bouts d'homme ».

Nous avons souvent été frappé de la manière peu aimable dont on use envers les petits hommes. Rien n'est moins charitable pourtant, car ces braves gens nous semblaient déjà suffisamment contrariés de n'avoir pas quelques centimètres de plus; on le voit du reste par les soins qu'ils mettent à grandir un peu leur taille au moyen de hauts talons et du chapeau cylindre.*

Il n'est donc ni généreux ni poli de railler les hommes de petite taille, qui valent certes bien tant de grands gaillards qui promènent leur haute stature dans nos rues. C'est d'ailleurs ce qu'on paraît avoir fort bien compris en France, témoin un très intéressant article publié à ce sujet par le *Petit Marseillais*, auquel nous empruntons ces quelques judicieuses réflexions :

« On les appelle dédaigneusement ainsi parce qu'ils sont petits, et qu'à la toise du conseil de révision ils n'atteignent pas la hauteur réglementaire. Bouts d'homme ! Il faut voir avec quel sourire méprisant disent ce mot les gaillards qui ont les épaules larges et la taille monumentale. Il semble, aux yeux de quelques-uns que les êtres succinctement bâtis sont incomplets et impropre à toute virile besogne, qu'ils sont une fantaisie économique de la nature qui les créa parimonieusement.

» Et voilà que ces bouts d'homme viennent de passer à l'ordre du jour. Un honorable député, M. Bazille, montera prochainement à la tribune de la Chambre pour déposer un projet de loi en leur honneur. Il demandera que les conscrits de un mètre cinquante-deux centimètres soient déclarés désormais bons pour le service. Et si le Parlement le veut, il sortira

de cette réforme environ dix mille soldats de plus chaque année.

» Il fut un temps, bien loin déjà, où le prestige de nos armées dépendait de la taille et de l'uniforme. Nous avons vécu longtemps sur la vieille légende de Frédéric de Prusse, qui ne voulait dans ses régiments que des hercules et des géants. Un soldat de un mètre cinquante-quatre — le minimum jusqu'ici — eût semblé alors propre tout au plus à faire un caporal Tom Pouce; on se fût apitoyé sur le sort de ce rabougrì qui avait les jambes trop courtes pour fournir les rudes étapes et le torse trop étroit pour le ceinturon de l'équipement.

» Nous sommes aujourd'hui revenus de ce préjugé ridicule, car nous avons eu la preuve que les petits soldats ne sont pas dédaignés.

» Il faut bien nous mettre dans l'esprit que nos régiments ne sont pas seulement destinés à servir à des parades, et que l'armée ne doit pas être considérée comme un décor d'opéra. Certes, rien n'est plus imposant qu'un défilé de beaux hommes dans le cadre solennel d'une revue. Notre œil sourit de vanité et de plaisir devant des cuirassiers à forte encolure, devant des artilleurs musclés, devant des cavaliers au jarret vigoureux; ils nous prouvent, en effet, quoi qu'on dise, que la race n'est pas encore abâtardie et qu'il reste de la graine pour de mâles postérités. Mais j'ose dire, bien que je ne sois que fusilier de seconde classe, qu'il serait malheureux pour notre armée si elle ne comptait que des soldats taillés en lutteurs froids.

» Les « bouts d'homme » ont aussi leur rôle à jouer dans la défense de la patrie; même avec deux centimètres de moins que la taille réglementaire, ils sont appelés à rendre des services au régiment.

» D'abord, il n'est pas prouvé du tout que les petits hommes soient moins bien constitués que les autres. On peut être d'une taille exigüe et avoir du poumon et du biceps. Tous les majors du conseil de révision vous diront que des gaillards très râblés, chaque année, leur échappent, parce qu'il leur manque un centimètre de hauteur. Les conscrits montés en asperge ne sont pas toujours des phénomènes de vigueur: on peut avoir une allure de peuplier et des bronches de poitrinaire. Il faut se méfier des échines longues et efflanquées pour qui le fourrément est un pesant fardeau. On l'a souvent répété, Napoléon n'allait pas à la taille de ses grenadiers, et, tout petit homme qu'il fut, il n'en devint pas moins un grand capitaine.

» Et puis, dans les conditions où se fait la guerre moderne, la supériorité physique n'est plus une indispensable qualité. Pour avoir bon pied, bon œil, il n'est pas besoin d'être un colosse. Les « bouts d'homme » sauront égaler les soldats de six pieds six pouces quand il s'agira, devant l'ennemi, de faire le coup de feu. »

Faire un trou à la lune. — Emporter le chat.

Voici quelques détails intéressants sur l'origine de ces deux locutions populaires :

Faire un trou à la lune ne paraît être qu'une transformation de l'expression plus ancienne : *faire un trou dans la nuit*. Se rendre invisible, disparaître en faisant furtivement un trou pour se sauver à la faveur de la nuit, voilà vraisemblablement ce que cette dernière expression voulait dire. C'est ainsi qu'elle a signifié prendre la fuite, s'évader, et qu'elle a été remplacée ensuite par l'expression *faire un trou à la lune*, qui s'est appliquée plus particulièrement à l'idée de partir en secret pour se dérober aux recherches, de manquer à ses engagements, de faire banqueroute.

Le mot *lune* s'est ainsi substitué à *nuit* dans la dernière forme qu'a prise la locution; mais l'idée n'a pas dû changer pour cela, puisque la lune, par périphrase, se prend pour la nuit, dont elle est, dans le langage des poètes, la reine, l'astre, le flambeau.

Quelques auteurs, Ch. Rozan, par exemple, donnent cette autre explication, dont le fond est à peu près le même :

Autrefois, le terme des contrats et des paiements était ordinairement fixé à la lune qui précède et détermine la fête de Pâques, avec laquelle commençait l'année, sous la troisième race des rois de France, jusqu'au règne de Charles IX. C'est pourquoi les débiteurs qui ne payaient pas plus à l'échéance de la pleine lune que s'il n'eût pas été pleine lune, ou qui déclinaient cette échéance par une banqueroute, furent supposés faire une brèche ou un trou à la lune.

Littéralement, dans son remarquable dictionnaire, confirme l'interprétation qui précède : « Cette locution, dit-il, paraît venir de l'idée que celui qui s'enfuit ainsi se dérobe pendant l'obscurité; et alors on dit plaisamment qu'il a fait, pour s'enfuir, un trou à la nuit ou à la lune, qui est l'astre de la nuit. »

Emporter le chat signifie sortir d'un lieu sans dire adieu à personne; et aussi déménager complètement, ne rien laisser, pas même un chat dans son logement.

Il ne faut donc point confondre ces deux locutions. Entre *emporter le chat* et *faire un trou à la lune*, les savants pourront trouver quelque différence: ils diront qu'emporter le chat signifie simplement partir sans dire adieu, tandis que faire un trou à la lune veut dire s'enfuir de nuit pour une mauvaise affaire. Un ami qui part, le matin, de la maison de campagne de son ami, sans rien dire à personne, a emporté le chat; un banquier qui s'est enfui a fait un trou à la lune.

Châota !

Dein lo teimps, on n'avai pas dâi régents que satzont tot coumeint ora. No z'apprenant justo à liairè, à écrirè ein gros et ein fin, pu à compa la division. Coumeint l'étiont pou payi l'aviont casu ti on metti po s'âidi à vivrè, et lo noutro, que l'irè dè pè vai Nâotsati, po cein qu'on lai desâi Pétavel, pratiquâvè l'état d'relodzi.

Lo deveindro la vêprà, qu'on n'irè rein quiè lè bouëbo, no fasai liairè dein dâi laivro que parlâvont dè Napoléon; et peindeint cé teimps fasai fronna dâi ruès à deints su on aohie à brotzi, sâi deseint po lè péci. Adon, on pouavé sè tsampa dâi râodzons dè pommès, kâ ne vayâi rein, mâ l'ouissâi bin cê que liaissâi, et quand quelqu'hivâ su on mot, lo régent bouâlavè d'onna voix d'einfer : *Châota !*

Se lo bouëbo crotzivè oncora, Pétavel ne sè d'reindzivè pas mé po vairè lo mot et criavé dè pllie balla :

— Châota ! tè dio, lè on mot que n'est pas proupro.

Et vouaïquie coumeint le dzouvenè dzeins dâo dzer dè vouâ diont tant dè crouio mots qu'on ne cognessâi pas de noutron teimps.

R. D.

La fenna que pâyé sè z'impou.

Onna bouna fenna, qu'avai dâo bin ào selâo, étai z'ua payi sè z'impou et sè lameintavè dâo teimps que fasai stu sailli.

— N'est pas l'eimbarres, se lai fâ lo receviâo, fa onrudo teimps, et clia plliodze n'a pas l'ai dè volliâi botzi !

— Oh ! cäisi-vo, se repond la fenna, qu'avai tot son fein étai, lai vâo férè bio sti an ! Ne volliein rein avai dè bon què cein qu'est ào grenâ et su lo cholâ, kâ se lo teimps ne tsandzâ pas, tot cein qu'est à la garda dè Dieu est fotu.

Les grands fleuves de Lavaux.

La Lutrive, qui se jette dans le lac à l'entrée occidentale de Lutry.

Le rieu de *Bussy*, entre Lutry et Villette.

La *Gérine*, à l'entrée occidentale de Cully.

Le rieu de *Riez*, à la Maisonneuve, de Cully.

Le rieu d'*Epesses*, à l'occident du Treytorrens.

Le *Forestay*, aux Moulins, sous Rivaz.

La *Salence*, à l'orient de St-Saphorin.

Le *Grenet*, qui prend sa source près des Cullayes et se jette dans la Broye, à Châtillens.

Boutades.

Calino dépose en justice sur un assassinat: « C'est moi, dit-il, qui ai relevé la victime; j'ai constaté les trois blessures et j'ai vu que la première, très grave, avait déterminé la mort. Les deux autres étaient heureusement sans gravité.

Entre deux chasseurs :

— Comment ! votre chien ne rapporte pas ?

— Fi donc ! Il est de race trop pure pour s'abaisser à faire la moindre des choses rappelant la domesticité !

Dans un hôtel de Lausanne :

— Garçon ! crie un étranger qui vient d'arriver, il n'y a pas une goutte d'eau dans ma chambre....

— Vous êtes bien pressé, fait le garçon. A peine arrivé vous réclamez déjà pour une goutte d'eau ! Eh ! monsieur, les Lausannois qui en attendent depuis dix ans ne font pas tant de bruit que ça.

Un caporal avait été chargé d'expliquer aux recrues le règlement concernant la discipline: « Quand un soldat est dans une auberge, leur dit-il entre autres, et qu'un bourgeois veut lui chercher querelle, il doit boire tranquillement son verre et s'en aller. Vous avez compris ?... Voyons, Chassot, quand un bourgeois veut vous chercher querelle, que faites-vous ? — Je bois tranquillement son verre et je m'en vais. »

Les journaux américains racontent cette historiette prise entre mille autres, dans la vie de l'humoriste Mark Twain, de son vrai nom Samuel Clemens, et qui peint bien son flegme dans la plaisanterie :

Un jour, Mark Twain, remarquant chez ses voisins de campagne un commencement d'incendie, se fait annoncer, trouve la famille réunie sous la véranda et s'exprime en ces termes :

— Mesdames et messieurs, mon nom est Clemens. Ma femme et moi nous avons l'intention de venir vous présenter nos devoirs, dans le désir de faire votre connaissance. Nous vous devons même des excuses pour avoir tardé si longtemps. Aujourd'hui même, vous voudrez bien, je l'espère, me pardonner de me présenter à vous de façon si irrégulière et à cette heure avancée, mais la vérité est qu'il y a le feu chez vous !

Livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE.

— L'armée italienne, par M. Abel Veuglaire. — Donna Beatrice. Roman, par Mlle M. Cassabois. — La reine Victoria et l'empereur Nicolas I^e, par M. Michel Delines. — Dans le monde des fourmis. Notes d'un naturaliste, par M. Aug. Glardon. — Edvard Grieg. Essai de portrait d'un musicien, par M. Monastier. — Le docteur Breen. Roman, adapté de M. W.-D. Howells. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique et politique.

Bureau, Place de la Louve, 1, Lausanne.

Solution du problème de samedi : 220 sous et 28 pauvres. — Ont répondu juste: MM. Le-coultre, Gimel; Dufour, Bonjour et Orange, Genève; Bastian, Forel; Café Comète, Lausanne; Noseda, Neuchâtel; Monod, Vevey; Poyet, Orges; B. Perret, Aubonne; Menetrey; Lisqueux, Chaux-de-Fonds; Keck, St-Prix; Devaud, Romont; E. Weber, Bulle; Delessert, Vufflens; Ogiz, Orbe; Chambaz, Genève; Rochat, le Pont; Gendarmerie, Nyon. — La prime est échue à Mme L. Orange, Genève.

Aux parents qui désirent placer leurs enfants dans une école où ils puissent apprendre, à fond et rapidement, les langues modernes avec des professeurs nationaux, et qui désirent pour eux la vie de famille et un climat sain, nous ne pouvons faire mieux que de recommander l'*Institution Grandinger*, à Neuveville, dans un coin ravissant du charmant lac de Bielne. (Voir annoncé à la 4^e page.)

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.